Chapitre 11 : L'étincelle de la guerre

Par marco340

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

La nuit commençait à envelopper Gotham City lorsque trois véhicules quittèrent discrètement un entrepôt situé dans l'East End. Un ciel particulièrement sombre dominait la métropole. De lourds nuages s'accumulaient au-dessus des quartiers industriels tandis qu'une pluie fine recouvrait les rues d'une pellicule brillante. Les lampadaires diffusaient une lumière jaunâtre sur les trottoirs déserts. Il était un peu plus de vingt heures. Les véhicules circulaient à une vitesse modérée. En tête du convoi roulait une berline noire aux vitres teintées. Deux hommes occupaient les sièges avant. Derrière elle suivait un camion de livraison blanc, dépourvu de toute inscription commerciale. Enfin, un second véhicule fermait la marche. Le convoi appartenait à l'organisation de Carmine Falcone. Officiellement, le camion transportait du matériel destiné à plusieurs établissements commerciaux de l'est de Gotham. En réalité, sa cargaison était beaucoup plus dangereuse. À l'intérieur se trouvaient plusieurs dizaines de caisses contenant des armes à feu. Des pistolets, des fusils d'assaut et des munitions. Le transport avait été organisé dans la plus grande discrétion. Quatre gardes étaient directement chargés de sa protection tandis que les conducteurs des autres véhicules avaient reçu des instructions précises concernant leur itinéraire. Personne ne s'attendait à rencontrer des difficultés. Le secteur traversé se trouvait à proximité des limites territoriales séparent les intérêts des Falcone de ceux des Maroni mais les accords entre les deux familles étaient toujours vigueur et personne, au sein de l'organisation Falcone, n'avait la moindre raison de croire que cette livraison serait différente des précédentes. Du moins, jusqu'à cette nuit.

À l'intérieur de la berline de tête, Arturo Mancini conduisait en silence. Il travaillait pour les Falcone depuis près de quinze ans. Un homme massif, aux cheveux grisonnants, qui avait connu suffisamment de violences pour comprendre qu'un transport de marchandises illégales ne devait jamais être considéré comme une promenade. Sur le siège passager, Nicolo Baresi consultait son téléphone.

- On arrive dans combien de temps? Demanda-t-il.

- Vingt minutes, répondit Arturo, jetant un coup d'œil à l'horloge.

- Putain, j'ai faim, soupira Nicolo.

- Tu as mangé il y a deux heures.

- Et alors?

- T’es un vrai porc, Nick, plaisanta Arturo, esquissant un sourire.

- Va te faire foutre.

Les deux hommes rirent. La radio grésilla.

- Ici le camion, fit une voix à travers la radio. Tout est tranquille derrière.

- Bien reçu, répondit Arturo, récupérant le microphone. Encore quelques kilomètres et on arrive.

- Compris, répondit une voix.

Le conducteur reposa l’appareil avant de ralentir légèrement à l’approche d’un carrefour. La route traversait maintenant une zone industrielle presque entièrement abandonnée. D’anciens bâtiments de briques bordaient les trottoirs. Plusieurs entrepôts étaient fermés. Des clôtures métalliques entouraient des terrains vagues où s’accumulaient des carcasses de véhicules.

- Bizarre… dit Arturo, fronçant les sourcils.

- Quoi? Demanda Nicolo, relevant la tête.

- Y a personne.

- Il est huit heures passées, répondit son compagnon, regardant par la fenêtre. Les ouvriers sont rentrés chez eux.

- Ouais…

Arturo continua de conduire mais son malaise persistait. Quelque chose lui semblait anormal. Il n’aurait pas su expliquer précisément quoi. Peut-être l’absence de circulation. Peut-être les lampadaires éteints à l’extrémité de la rue ou simplement cette étrange sensation que les hommes expérimentés apprennent à ne jamais ignorer. Il porta la main vers sa radio.

- Camion, ici Arturo. Restez attentifs. Je n’aime pas ce…

Une détonation retentit. Le pare-brise explosa.

- PUTAIN!

Arturo reçut deux projectiles en pleine poitrine. Son corps se raidit brutalement. Il lâcha le volant. Nicolo eut à peine le temps de tourner la tête qu’une nouvelle rafale traversa la portière. Les balles déchirèrent son épaule et son cou. Il s’effondra contre la vitre dans un gargouillement. La voiture fit une violente embardée. Elle heurta le trottoir, arracha une borne

métallique et termina sa course contre la façade d'un ancien garage. Le choc produisit un bruit assourdissant. Des morceaux de verre et de plastique furent projetés sur la chaussée. À l'intérieur, Arturo ne bougeait plus. Nicolo tenta de lever une main vers sa gorge. Du sang coulait entre ses doigts. Il cherchait désespérément à respirer avant que des mouvements cessent. Les deux hommes étaient morts avant même que le reste du convoi puisse réagir.

Dans le camion, Mauro Bellini écrasa brutalement la pédale de frein.

- MERDE! MERDE!

À sa droite, Enzo Ricci venait de dégainer son arme.

- ON NOUS ATTAQUE! Hurla-t-il.

Une nouvelle série de détonations résonna. Des éclats de métal jaillirent de la carrosserie. Le camion trembla sous les impacts. Mauro tenta de reculer.

- ILS SONT OÙ, CES FILS DE PUTE? S'exclama-t-il.

- À GAUCHE! Hurla Enzo. DERRIÈRE LES ENTREPÔTS.

Il était déjà trop tard. Des silhouettes surgirent de l'obscurité. Toutes portaient d'étranges cagoules rouges. Certaines ressemblaient à des capuchons de tissu épais, percés de deux ouvertures pour les yeux. D'autres étaient constituées de masques rigides, d'un rouge sombre, qui dissimulaient entièrement les traits de leurs porteurs. Les hommes étaient armés et ils tiraient sans hésitation. Une rafale traversa la cabine du camion. Mauro fut frappé à plusieurs reprises. Il poussa un cri. Son corps bascula sur le volant. Le véhicule fit un bond vers l'avant et percuta une barrière de chantier. Enzo fut violemment projeté contre le tableau de bord. Une douleur fulgurante lui traversa l'épaule. Il baissa les yeux. Du sang commençait à imbiber sa chemise.

- MAURO! Hurla Enzo en attrapant son compagnon. MAURO, RÉPONDS-MOI!

L'homme ne bougeait plus. Ses yeux étaient ouverts, le visage figé. Enzo comprit immédiatement. Mauro était mort. Trois gardes venaient d'être abattus en moins d'une minute.

Les assaillants se rapprochèrent rapidement.

- SORTEZ DE CE PUTAIN DE CAMION! Hurla l'un d'eux.

Enzo se recroquevilla derrière le tableau de bord. Son cœur battait si violemment qu'il lui

semblait prêt à exploser. Il entendit plusieurs pas sur le bitume avant que des coups se fassent frappés contre les portières.

- OUVREZ!

Une nouvelle rafale déchira la cabine. Enzo se plaqua contre le plancher. Des éclats de verre lui lacérèrent le visage. Il comprit qu'il ne survivrait pas s'il restait là. Profitant du bruit des tirs, il ouvrit brusquement la portière du côté passager. Il se laissa tomber sur le trottoir. La douleur lui arracha un cri. Son épaule blessée heurta le sol. Il rampa immédiatement sous le camion. Son sang laissait une trainée derrière lui. De l'autre côté, les assaillants continuaient de tirer.

- Y EN A ENCORE UN DEDANS? Cria quelqu'un,

- J'VOIS RIEN! Répondit un autre.

- VÉRIFIEZ, ordonna le premier.

Enzo retint son souffle. Il apercevait les bottes des criminels qui circulaient autour du véhicule. L'un d'eux s'approcha si près qu'il aurait suffi qu'il baisse les yeux pour le découvrir mais une voix retentit soudainement.

- ASSEZ!

Les tirs cessèrent presque immédiatement. Un silence brutal tomba sur la rue. Des pas plus lents se firent entendre.

Un homme venait de sortir de l'ombre d'un bâtiment. Il portait un long manteau sombre. Ses mains étaient couvertes de gants noirs mais ce qui attirait immédiatement l'attention était son étrange couvre-chef. Un casque rouge, lisse et rigide, dissimulant intégralement son visage. Deux ouvertures sombres permettaient seulement d'apercevoir l'emplacement de ses yeux. Il s'arrêta devant le camion accidenté, contempla les impacts de balles suivit des corps visibles dans les véhicules.

- C'est terminé, déclara-t-il, sa voix étouffée par le casque.

- On a les trois véhicules affirma l'un des hommes masqués, s'approchant.

Le mystérieux individu acquiesça.

- La cargaison? Demanda-t-il.

- Encore à l'intérieur.

- Alors dépêchez-vous.

Il tourna lentement la tête vers ses hommes.

- Nous ne sommes pas venus ici pour admirer les cadavres, dit-il.

Les criminels se mirent au travail. Deux d'entre eux forcèrent l'ouverture arrière du camion. Les portes métalliques s'écartèrent dans un grincement. À l'intérieur se trouvaient des dizaines de caisses soigneusement empilées. UN des assaillants souleva le couvercle de la première. Il découvrit plusieurs armes enveloppées dans du plastique.

- PUTAIN! Hurla-t-il tandis qu'un rire enthousiaste résonnait sous sa cagoule. Regardez-moi tout ça!

- On est riches, les gars! S'exclama un autre homme, s'approchant.

- Ferme-la, ordonna le chef au casque rouge en tournant brusquement la tête vers lui, faisant taire le criminel. Chargez les caisses. Maintenant.

Deux fourgonnettes noires sortirent alors d'une cour située derrière les entrepôts. Les hommes commencèrent à y transférer les armes. L'opération se déroula rapidement. Quelques minutes seulement. Les assaillants semblaient connaitre exactement la nature de la cargaison. Ils savaient également où chercher et surtout, ils ne perdaient pas de temps à examiner les caisses. Le chef surveillait les opérations. Immobile et silencieux, comme s'il avait déjà tout prévu.

Sous le camion, Enzo Ricci était au bord de l'évanouissement. Sa blessure continuait de saigner. Il avait retiré sa cravate pour tenter d'exercer une pression sur son épaule mais ses doigts tremblaient tellement qu'il avait du mal à effectuer le moindre mouvement. Il entendait les assaillants discuter. Les caisses être déplacées. Les portières être ouvertes. Les moteurs des véhicules. Une conversation attira son attention. Deux hommes masqués s'étaient arrêtés à quelqu'un mètres de sa cachette.

- Hé, regarde ça, fit l'un d'eux, examinant un fusil.

- Quoi? Répondit son compagnon, tournant la tête vers lui.

- C'est pas les mêmes armes qu'on avait l'autre jour? Demanda-t-il, soulevant légèrement le fusil. Celles qui venaient des entrepôts de Maroni?

Enzo sentit son sang se glacer à l'annonce du nom de Maroni. Il tendit l'oreille.

- Ouais, répondit l'autre. Même modèle. Même marquage sur la crosse.

- Ces types ont vraiment du bon matériel, dit le premier, éclatant de rire.

- Ferme ta gueule et retourne travailler, ordonna alors l'autre.

Les deux hommes s'éloignèrent mais Enzo avait entendu suffisamment de choses. Les entrepôts de Maroni. Des armes provenant apparemment de leurs stocks. L'attaque ne pouvait

pas être une simple coïncidence. Les assaillants semblaient équipés avec du matériel lié à l'organisation rivale et maintenant, ils dérobaient une cargaison appartenant aux Falcone. Il fallait absolument prévenir Carmine. Enzo tourna lentement la tête. à quelques mètres derrière lui se trouvait une ouverture dans la clôture métallique bordant un terrain abandonné. Elle était partiellement dissimulée par des broussailles. Il rassembla ses dernières forces et commença à ramper, centimètre par centimètre. Chaque mouvement lui arrachait une douleur atroce mais il continua. Il atteignit finalement la clôture, se glissant à travers l'ouverture et disparut entre les débris d'un ancien chantier. Personne ne remarqua sa fuite.

- La dernière caisse est chargée! Déclara l'un des hommes cagoulés.

- Bien, fit le chef au casque rouge.

Il examina rapidement les fourgonnettes et contempla les véhicules accidentés. Le sang recouvrait une partie de la chaussée. Les vitres étaient brisées. Les carrosseries criblées d'impacts. Un des criminels donna un coup de pied dans la portière de la première berline.

- Putain de Falcone… souffla-t-il.

Il cracha sur le bitume.

- Nous avons terminé, déclara le chef en désignant les véhicules. Faites disparaitre ce qui reste.

Quelques instants plus tard, des flammes commencèrent à dévorer les carcasses. Le feu se propagea rapidement aux habitacles. Une épaisse fumée noire s'éleva entre les bâtiments. Le crépitement des flammes remplaça le bruit des armes. Une détonation secoua la rue. Une boule de feu jaillit de la première voiture. Les assaillants reculèrent. Certains éclatèrent de rire. Le chef au casque rouge, lui, ne manifesta aucune émotion. Il contempla simplement l'incendie. Pendant quelques secondes, la lumière orangée des flammes se refléta sur la surface rouge de son casque. Il leva une main.

- On part, ordonna-t-il.

Les criminels regagnèrent leurs fourgonnettes. Les moteurs démarrèrent les véhicules quittèrent rapidement les lieux. Quelques minutes plus tard, la rue était déserte. Trois gardes des Falcone avaient été abattus. Une cargaison entière d'armes venait d'être dérobée. Les véhicules du convoi brûlaient au milieu de la chaussée et personne ne savait encore qui avait organisé cette attaque.

À plusieurs centaines de mètres de là, Enzo Ricci avançait péniblement dans une rue déserte. Il tenait son épaule blessée. Son visage était couvert de sueur. Chaque respiration lui arrachait une grimace. Il avait réussi à rejoindre une avenue plus fréquentée où quelques voitures circulaient encore. Après plusieurs tentatives, un conducteur s'arrêta en apercevant son état.

- MON DIEU! S'exclama le conducteur. Qu'est-ce qui vous est arrivé?

Enzo ouvrit difficilement la portière.

- J’ai besoin… souffla-t-il, d’aller quelque part…

- Vous avez surtout besoin d’aller à l’hôpital! Répliqua l’homme en contemplant sa chemise ensanglantée.

- Non! Protesta Enzo en secouant violemment la tête. Pas d’hôpital… Je vous paierai… tout ce que vous voulez…

Il attrapa le bras du conducteur, implorant.

- Monsieur… fit ce dernier.

- Conduisez-moi… à cette adresse, balbutia Enzo.

Il sortit péniblement son téléphone et montra un emplacement. Le conducteur hésita. Toutefois, devant l’état du blessé, il finit par acquiescer.

- D’accord, accepta le conducteur. Mais vous devez rester conscient.

- Roulez… lança Enzo en s’effondrant contre le siège passager.

La voiture démarra. Derrière eux, une immense colonne de fumée noire s’élevait déjà au-dessus des quartiers industriels.

Au domaine Falcone, Carmine terminait un diner avec son épouse lorsque Milos Grapa entra dans la salle à manger. Le garde du corps possédait une expression particulièrement fermée.

- Monsieur Falcone, fit-il.

- Oui, Milos?

- Nous avons un problème?

- Quel genre de problème? Demanda Carmine en reposant lentement ses couverts.

- Un de nos hommes vient d’arriver à la propriété.

- Et? Fit Louisa, les sourcils froncés.

- Qui?

- Enzo Ricci.

- Enzo?

- Il affirme que le convoi a été attaqué, acquiesça Milos.

Un silence glacial s'installa.

- Quel convoi? Lui demanda Carmine.

Il connaissait déjà la réponse. Milos baissa légèrement la tête.

- Celui de ce soir, monsieur, souffla le garde du corps.

Le patriarche se leva brusquement. Sa chaise recula sur le parquet.

- Où est-il? Demanda Falcone.

- Dans le grand salon, répondit Milos.

Carmine se dirigea vers la porte. Louisa se leva à son tour.

- Carmine… l'Appela Louisa mais son époux ne l'écoutait déjà plus.

Enzo Ricci était assis sur un canapé du grand salon. Un employé avait placé plusieurs serviettes contre son épaule blessée. Son visage était extrêmement pâle. Du sang tachait ses vêtements. Lorsqu'il aperçut Carmine Falcone, il tenta immédiatement de se lever…

- Monsieur Falcone…

- Reste assis.

Le patriarche traversa la pièce. Milos demeura près de la porte. Carmine s'immobilisa devant le blessé.

- Qu'est-ce qui s'est passé?

Enzo déglutit difficilement.

- Le convoi… monsieur…

- Je sais que le convoi a été attaqué! Tonna Carmine. Je veux savoir par qui!

Enzo baissa la tête.

- Des hommes… avec des cagoules rouges…

- Des cagoules rouges? Fit le patriarche, fronçant les sourcils.

- Oui, monsieur.

- Combien?

- Je ne sais pas… peut-être huit… dix… Ils sont sortis de partout.

Carmine serra les dents.

- Et mes hommes? Demanda-t-il.

Les yeux d'Enzo s'emplirent de larmes.

- Artur… Nicolo… Mauro… balbutia en secouant la tête. Ils sont morts, monsieur.

Un silence terrible s'installa. Carmine demeura immobile.

- Tous les trois? Demanda-t-il, lentement.

- Oui, acquiesça Enzo.

Le patriarche détourna les yeux en serrant les poings.

- La cargaison? Demanda-t-il.

- Ils l'ont prise, répondit Enzo.

- Quoi? Fit Carmine, se retournant brusquement vers lui.

- Ils ont volé les armes… souffla Enzo en se mettant à trembler. Toutes les caisses, monsieur.

- Et les véhicules?

- Ils les ont brûlés.

Pendant plusieurs secondes, personne ne prononça le moindre mot. Ensuite, Carmine attrapa une petite table en bois installé près du canapé et la renversa violemment. Le meuble s'écrasa contre le sol. Une lampe se brisa.

- BANDE DE FILS DE PUTES! Hurla-t-il tandis que sa voix résonnait dans tout le rez-de-chaussée tout en faisant sursauter Enzo. Trois hommes morts… Des centaines de milliers de dollars envolés… ET PERSONNE N'A RIEN VU VENIR?

Il donna un violent coup de pied dans les débris de la table. Enzo se recroquevilla, apeuré.

- Je suis désolé, monsieur…

Carmine se tourna lentement vers lui.

- Désolé? Fit-il.

- Monsieur… articula le blessé dont le visage pâlit davantage.

- TU ES DÉSOLÉ? Trois de mes hommes ont été assassinés! On m'a volé une cargaison entière! Et tu viens me dire que tu es désolé?

- Nous avons été pris par surprise… Couina Enzo, tremblant.

- Alors explique-moi comment ces enfoirés savaient exactement où vous trouver, souffla le patriarche en se penchant vers lui.

Enzo ouvrit la bouche mais aucun mot n'en sortit. Carmine le fusillait du regard.

- Réponds, ordonna-t-il.

- Je… je ne sais pas…

Il inspira profondément. Son regard se posa sur la porte.

- Milos, fit Falcone.

- Oui, monsieur?

- Fais prévenir Mario et Sofia. Je veux qu'ils viennent ici immédiatement.

- Bien, monsieur, acquiesça le garde du corps.

- Monsieur Falcone! S'exclama Enzo avant que le garde du corps puisse quitter la pièce.

- Quoi, encore? Répondit Carmine en se retournant vers lui.

- Il y a autre chose…

- Parle, ordonna le patriarche, plissant les yeux.

- Leurs armes… Souffla Enzo. Inspirant difficilement.

- Quoi, leurs armes?

- J'ai entendu deux d'entre eux parler… Ils disaient que leurs fusils venaient des entrepôts de Maroni.

Le silence tomba brutalement. Milos releva la tête. Carmine ne bougea plus.

- Répète, ordonna le parrain.

Enzo sentit la peur lui serrer la gorge.

- Les hommes qui nous ont attaqués… Ils utilisaient apparemment des armes provenant des Maroni.

Le visage du patriarche se transforma. Tout expression disparut. Ses yeux se durcirent.

- Salvatore… murmura-t-il.

Il prononça le prénom comme une malédiction.

- Je ne peux pas vous le garantir, monsieur, poursuivit Enzo. Mais ils ont parlé des entrepôts de Maroni… des armes qu'ils avaient reçues…

Carmine détourna lentement la tête. Il contempla les fenêtres du salon. Au loin, les lumières de Gotham brillaient dans l'obscurité. Salvatore Maroni, son rival de toujours. L'homme avec lequel il avait conclu tant d'accords pour éviter une guerre ouverte. L'homme qui possédait les docks, les entrepôts et une partie des routes commerciales. Depuis plusieurs semaines, Carmine savait que les Maroni s'inquiétaient de ses projets d'expansion. Il avait entendu parler de tensions, de désaccords, d'ambitions croissantes et maintenant, trois de ses hommes venaient d'être assassinés. Une cargaison d'armes avait disparu et les assaillants possédaient apparemment du matériel provenant des territoires de son rival. Carmine serra les poings.

- Ce fils de pute… CE FILS DE PUTE A OSÉ! IL A OSÉ S'EN PRENDRE À MOI! Après toutes ces années… Après tous ces accords… Salvatore veut jouer à ça? Très bien. Et toi…

Il tourna lentement la tête vers Enzo.

- Monsieur? Fit ce dernier.

- Tu étais chargé de protéger cette cargaison, dit Carmine en s'approchant.

- Oui… répondit Enzo.

- Et tu as échoué.

- Monsieur, je vous jure que…

Carmine sortit brusquement un pistolet de l'intérieur de sa veste. Enzo ouvrit de grands yeux.

- MONSIEUR FALCONE, NON!

Une détonation retentit. Le coup de feu résonna dans tout le salon. Enzo Ricci reçut la balle en pleine poitrine. Son corps bascula contre le dossier du canapé. Ses yeux s'écarquillèrent. Pendant quelques secondes, il tenta désespérément de respirer. Sa tête retomba sur le côté. Il ne bougea plus. Carmine demeura debout devant lui, son pistolet encore levé. Le silence était

total. Milos Grapa contemplait la scène sans manifester la moindre émotion. Il avait travaillé suffisamment longtemps pour le patriarche pour savoir que certaines colères pouvaient se révéler mortelles. Carmine baissa finalement son arme. Il regarda le corps et il cracha sur le sol.

- Incompétent, dit-il en se tournant vers Milos. Fais disparaitre ça.

- Bien, monsieur, acquiesça le garde du corps.

Carmine rangea son pistolet. Son visage demeurait contracté par la rage.

- Et je veux que tous nos responsables soient avertis, déclara Carmine.

- Que dois-je leur dire? Demanda Milos.

- Que quelqu'un vient de déclarer la guerre à la famille Falcone et que je veux savoir exactement qui a donné l'ordre.

- Compris, répondit Milos.

Carmine se dirigea vers la porte mais avant de quitter la pièce, il s'immobilisa.

- Et Milos? L'interpella Carmine.

- Oui, monsieur Falcone?

- Si Salvatore Maroni est derrière cette attaque… Je veux qu'il regrette le jour où il est venu au monde.

Il quitta le salon. Derrière lui, Enzo Ricci demeurait immobile sur le canapé. Il avait survécu à une embuscade, échappé à des criminels armés, parcouru une partie de Gotham malgré une blessure grave et réussi à prévenir son employeur pour finalement mourir de la main de l'homme qu'il était venu avertir.

Au même moment, à plusieurs kilomètres du domaine Falcone, un petit bureau demeurait éclairé au dernier étage d'un établissement de nuit : Le Monarch Club. À l'intérieur, un homme était assis derrière un bureau de bois sombre. Plusieurs documents étaient disposés devant lui. Des factures, des rapports financiers ou bien des relevés de recettes. Un petit carnet noir reposait près d'un téléphone. Oswald Cobblepot ajusta soigneusement ses lunettes et il consulta sa montre. Il était presque vingt-deux heures. Le téléphone posé sur son bureau vibra. Oswald contempla l'écran. Numéro Inconnu. Il décrocha.

- Oui?

- C’est fait, retentit une voix masculine.

- Tout s’est déroulé comme prévu? Demanda Oswald en ouvrant son carnet.

- La cargaison est à nous.

- Excellent, répondit le petit homme tandis qu’un léger sourire se dessina sur son visage.

- Les véhicules ont brulé, poursuivit la voix. Les gardes sont morts, sauf celui qui s’est enfuit comme vous aviez demandé. Nous avons dit ce que nous avions à dire pendant qu’il était caché et on l’a vu s’enfuir en pensant être discret.

- Parfait, acquiesça Oswald.

Il contempla une petite chemise de documents posée sur son bureau. À l’intérieur figuraient plusieurs renseignements concernant d’anciennes livraisons ayant transité par les installations portuaires de Gotham. Des cargaisons liées à des intermédiaires travaillant pour l’organisation Maroni. Des armes, des munitions et du matériel dont l’origine pouvait facilement être reconnue par les hommes habitués à fréquenter les docks. Oswald avait discrètement organisé le transfert d’une partie de cet armement vers un groupe criminel encore relativement peu connu. Les hommes de Salvatore Maroni ignoraient que certaines armes avaient été détournées de leurs circuits. Les Falcone ignoraient qu’un de leurs propres employés avait facilité cette opération et les individus ayant participé aux différentes transactions ne possédaient chacun qu’une fraction des renseignements nécessaires pour en comprendre l’ensemble. Oswald contempla les documents. Tout avait été préparé avec une patience remarquable. Il avait simplement fallu trouver des hommes suffisamment ambitieux, suffisamment violents et surtout, suffisamment désireux de se faire un nom à Gotham.

- Et notre accord? Demanda la voix.

- Il sera respecté, répondit Oswald en refermant son carnet.

- Vous êtes certain?

- Je ne crois pas avoir l’habitude de revenir sur ma parole.

- Non, monsieur, excusez-moi.

- Très bien. Transmettez mes félicitations à votre chef.

- Vous voulez lui parler?

- Non, pas ce soir.

- Compris, acquiesça l’homme.

La communication prit fin. Oswald déposa lentement le téléphone sur son bureau. Pendant plusieurs secondes, il demeura immobile avant d'ouvrir son carnet à une page précise. Deux noms y étaient inscrits : **CARMINE FALCONE & SALVATORE MARONI.** Cobblepot contempla longuement les deux inscriptions. Il connaissait parfaitement l'importance de ces hommes. Leurs fortunes, leurs territoires, leurs alliances et leurs rivalités. Il avait assisté à suffisamment de réunions pour comprendre que les deux organisations reposaient sur un équilibre fragile. Un équilibre maintenu par des accords commerciaux, des négociations et la volonté de leurs dirigeants d'éviter une guerre trop coûteuse mais Oswald avait également compris autre chose. Carmine Falcone possédait un orgueil considérable et Salvatore Maroni refusait de se laisser intimider. Leurs fils et leurs lieutenants nourrissaient des ambitions parfois incompatibles et chacun était convaincu que l'autre cherchait secrètement à étendre son emprise. Il suffisait donc d'une étincelle, d'une cargaison d'armes, de trois morts, de quelques véhicules incendiés et une accusation soigneusement orientée. Oswald fit lentement glisser son stylo entre ses doigts.

- Messieurs… murmura-t-il tandis qu'un sourire se dessina sur son visage. Vous allez enfin avoir une bonne raison de vous détester.

Il referma le carnet. Sur une autre feuille, partiellement dissimulés sous ses documents financiers, figurait le nom de l'organisation criminelle ayant exécuté l'attaque : **RED HOOD GANG.** Un groupe de criminels particulièrement violents qui commençait à se faire connaitre dans les quartiers les plus dangereux de Gotham. Ses membres portaient d'étranges cagoules rouges. Ils attaquaient des entrepôts, dérobaient des marchandises et n'hésitaient pas à assassiner quiconque tentait de leur résister mais personne ne connaissait véritablement l'identité de leur chef. Un mystérieux individu qui ne montrait jamais son visage. Un homme dissimulé derrière un casque rouge que ses propres subordonnées appelaient simplement : **Red Hood One.**

Oswald contempla ce nom pendant plusieurs secondes avant d'éteindre la lampe de son bureau. Il se leva, ajusta soigneusement sa veste et récupéra son carnet noir. Demain, il reprendrait son travail comme si rien ne s'était passé. Il vérifierait les recettes des établissements, transmettrait les instructions de ses supérieurs et écouterait respectueusement Carmine Falcone lorsqu'il parlerait de l'attaque. Personne ne soupçonnerait le petit employé chargé de gérer quelques clubs de nuit. Personne ne s'imaginerait qu'il avait discrètement facilité le transfert des armes utilisées par les assaillants et surtout, personne ne comprendrait que l'objectif véritable de l'opération n'avait jamais été de dérober une simple cargaison. Oswald éteignit la dernière lumière et il quitta son bureau. Un sourire satisfait demeurait sur ses lèvres car cette nuit-là, dans l'ombre de Gotham City, l'homme auquel personne n'accordait la moindre importance venait de poser la première pierre d'une guerre entre les deux plus puissantes familles mafieuses de la ville.

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés